

Je n'entendrai pas l'horloge biologique sonner

J'ai 29 ans. Cela fait maintenant 6 ans que je ne veux pas d'enfants. On m'a beaucoup parlé de l'horloge biologique qui s'active aux alentours de la trentaine et qui me ferait certainement changer d'avis mais je ne l'entendrai pas sonner. J'ai décidé de me faire stériliser avant mes trente ans.

Je ne connais qu'une amie qui ait pris cette décision. J'ai eu donc envie d'écrire sur cette aventure pour que cela soit plus connu, pour que d'autres femmes puissent franchir le pas si elles le souhaitent, pour lever un tabou et pour me faire du bien. J'ai lancé un appel à témoignages sur le site *indymedia* et puis j'ai eu la proposition d'Anaïs de faire la mise en page donc tout s'est bien goupillé ! Il y a aussi deux témoignages trouvés lors de mes recherches qui ont été rajoutés.

Peut-être que pour comprendre comment j'en suis arrivée à prendre cette décision, il faut que je me situe, que je présente un peu mon environnement. Je suis une femme blanche, cis-genre, de classe moyenne supérieure, aînée de la famille (autant de ma fratrie que des petit.es-enfant.es). J'ai grandi à Bruxelles, dans une famille au schéma familial plutôt classique, dans notre société patriarcal : une maman hyper affectueuse, attentive à mon bien-être émotionnel et affectif, un géniteur absent du champ des émotions mais présent pour faire respecter les règles de la maison et être attentif aux résultats scolaires. A partir de mes 24 ans, j'ai commencé à me « politiser » d'abord en changeant de comportements alimentaires, puis en commençant à squatter et à devenir radicale.

Je ne connais pas dans mon entourage proche de femmes qui n'ont pas d'enfants. Je suis plutôt dans le cas où tout le monde en a. Et pas qu'un. Quand j'étais plus jeune, je répondais que je voulais trois enfants. Aînée d'une fratrie de trois, cela me semblait être le chiffre parfait. Assez de partenaires de jeux mais pas trop et reproduire mon schéma familial me plaisait. Cela me paraissait vraiment être une bonne réponse à la question « Combien d'enfants voudras-tu ? ». Je pense que c'est seulement sous cet angle-là que la question m'était posée. Je n'avais donc pas vraiment réfléchi au fait que je pouvais ne pas faire d'enfants, qu'il était possible que je n'en veuille pas.

Et puis un jour, ça m'est tombé dessus. J'étais dans l'appartement que je partageais avec un ancien amoureux, je ne me rappelle pas ce qu'il y avait eu avant, s'il y avait eu des discussions sur le sujet (je l'imagine mais je ne m'en rappelle pas clairement) quand je me suis demandée si j'avais envie d'être mère. C'est la première fois que je formulais ça de cette manière-là. Est-ce que j'avais envie de ce rôle pour le reste de ma vie ? Et là, j'ai réalisé qu'en fait non. L'expérience de vie en couple que j'ai eu avec ce partenaire m'a aussi beaucoup confronté aux rôles genrés. Je découvrais avec lui que je pouvais me transformer en parfaite ménagère. J'ai expérimenté dans ma chair la charge mentale, le travail émotionnel et les rapports sexuels conjugaux obtenus à coup de pression conjugale. J'avais 23 ans et c'était mes premières réflexions quelle femme j'avais envie de devenir.

J'adore les enfants. J'ai été cheffe louveteaux pendant des années puis animatrice lors de stages. Je m'épanouis à leur contact et j'ai souvent été décrite comme ayant la fibre maternelle. Sauf que pour la première fois, dans ce petit appartement, je réalisais que cet amour que je leur portais ne m'obligeait pas à en faire. Que ce n'était pas le rôle de mère qui me plaisait. J'adore la transmission, le partage avec des petites têtes mais être maman ? Ce n'est pas ce que je souhaitais. C'était maintenant une évidence. Je ne voulais pas d'enfants. J'étais assez excitée de découvrir ça sur moi. Je ne m'y attendais pas vraiment en fait. C'est comme ça je m'étais toujours avancée dans une voie avant de réaliser que c'était une voie qui m'était imposée et que je n'avais pas choisie. J'ai donc eu besoin d'affirmer cette découverte personnelle avec les personnes qui m'entouraient quand le sujet venait sur la table. Et c'est là que le bal des « tu verras bien plus tard », « tu n'as pas encore trente ans », « attends que l'horloge biologique sonne » a commencé. Je n'avais aucune légitimité à ne pas vouloir d'enfants à moins de trente ans. J'étais encore trop jeune et mon esprit encore immature ne pouvait affirmer quelque chose d'aussi définitif. Et puis je ferais une si bonne mère !

Je n'arrivais pas à contredire ces arguments sur un changement dans le futur. Je sentais juste de plus en plus de colère au fur et à mesure que je percevais à quel point cela touchait à la conception même d'être une « vraie femme » que de devenir mère. Le temps a passé depuis cette première révélation et je n'ai toujours pas eu envie d'avoir des enfants. Depuis ma relation ménagère qui avait duré plusieurs années, j'ai eu une autre longue relation amoureuse. C'était la première fois que je rencontrais une personne en présentant mon non-désir de maternité comme étant une partie intégrante de ma personnalité. C'est aussi ce qui a permis aux arguments « mais comment tu vas faire s'il veut des enfants ? ». Argument qui revient souvent, le prince charmant qui veut te faire des enfants et qui pleure devant l'aridité de ton utérus. Ma réponse classique à cette question ? Et bien ce sera la fin de la relation. Si on ne peut pas construire une

relation sur autre chose qu'un projet de parentalité et bien ce que ce n'est pas le partenaire avec qui je construira une relation super longue. C'est aussi simple que ça, non ?

Donc les années passaient et je n'avais toujours pas envie d'enfants. Fin 2019, je lisais le livre de Mona Chollet *Sorcières* et je pleurais sur le chapitre de la maternité. Il y a tellement peu de ressources sur le désir de ne pas être mère que de lire des personnes qui partagent ce point de vue, l'étaye, le défend, ça m'a fait un bien fou ! Je prenais conscience que c'est une pensée anormale et minoritaire mais sensée et légitime. J'ai ensuite rencontré une amie qui m'a dit qu'elle s'était faite stérilisée. Et j'en suis venue à la conclusion que j'avais aussi envie de rendre ce choix définitif.

C'est aussi apparu comme la chose à faire, la voie que je devais suivre. Ce qui a commencé cette réflexion c'est en parlant de la contraception. De me rendre compte que le stérilet en cuivre que j'avais produisait une inflammation dans le corps même si elle n'est pas ressentie. Ça m'a énervé. J'avais bouffé des pilules pendant 13 ans (merci les dermato qui prescrivent ça comme traitement anti-acné) avant de me dire que ce n'était pas bon pour ma santé et pour mon corps. Le stérilet en cuir me paraissait donc plus adéquat mais l'idée d'avoir continuellement ce corps étranger en moi m'a dérangé. Alors que j'avais cet avis depuis autant d'années, alors que je sentais en moi que ce ne rôle je n'en voulais pas, pourquoi ne pas franchir ce cap ?

Pour éviter d'avoir continuellement des intrus dans mon corps, pour supprimer la peur de tomber enceinte et de devoir gérer des avortements, pourquoi ne pas passer sur le billard ? J'en suis venue à y voir que des avantages et de souhaiter me faire stériliser au plus vite.

Il faudrait toujours pouvoir changer d'avis, revenir en arrière et c'est ce qui rebute pas mal de personnes quand on parle de stérilisation ainsi que les éventuels regrets. (Et qu'il est très compliqué pour beaucoup de monde de dissocier le fait d'être femme du rôle de mère.) Je n'ai pourtant pas souvent entendu parlé des regrets des personnes qui ont des enfants et j'imagine qu'il y en a pas mal en fait. Maintenant grâce à une étude, ces paroles de femmes qui regrettent bien qu'elles aiment leurs enfants et qui ne choisirait pas ce rôle si c'était à refaire, perce un peu. La peur de regretter de ne jamais pouvoir devenir mère s'est estompée.

Encore plus lorsque j'ai réalisé que la maternité, je ne la concevais pas en terme d'ADN ou de mélanges de chromosomes. C'est dans la transmission de valeur, l'abandon de soi et le don d'affection que se crée le lien de maternité selon moi. J'évolue dans une bulle dans laquelle les liens s'inventent et se tissent au gré des rencontres. Je me suis créée une famille qui n'est pas biologique mais dont les liens sont bien plus forts que ma famille originelle. C'était bien la preuve que la famille n'a rien à voir avec les chromosomes et que je pourrais, si un jour cette envie me venait (ce qui ne sera pas le cas, c'est vraiment pour argumenter le pourquoi je n'aurai pas de regrets), toujours être mère. Je ne me ferme que la porte de la maternité biologique mais qu'il me reste de nombreuses fenêtres maternelles ouvertes (adoption, famille d'accueil...). De plus, je suis une grande partisane de la récupération : la nourriture, les meubles, les vêtements alors pourquoi pas les enfants ? Je dis ça pour un peu provoquer mais si je fais de la récup de tout, pourquoi pas d'enfants ? Il y a tellement d'enfants en manque d'amour que cela me semblerait plus sensé, par rapport à mes valeurs et mes croyances, d'aimer ceux-là que d'en rajouter sur cette Terre.

Surtout que d'un point de vue écologique, rajouter un nouvel être c'est vraiment une horreur.

J'ai donc entamé les démarches.

Début décembre 2019, j'ai pris rendez-vous avec le médecin que mon amie avait vu. Sur Bruxelles, il ne consulte pas en tant que gynéco mais en tant que diététicien. Je l'ai rencontré à la mi-janvier. Il était surpris que je vienne pour ça « mais ce n'est pas pour ça cette consultation ». Je lui ai juste expliqué que je n'avais aucune envie d'aller en dehors de Bruxelles si je ne le sentais pas ou si ce n'était pas possible. Il a acquiescé et a rapidement posé les questions sur l'opération. Ce qui était bien, c'est qu'il n'a pas mentionné l'horloge biologique, ni fait d'allusion à mon jeune âge ni même demandé pourquoi je ne voulais pas d'enfants. C'était un fait et il l'acceptait comme tel. Ce qui était plus désagréable à découvrir, c'est que cette démarche ne pourrait avancer sans une déclaration sur mon état psychique par un.e psychiatre. Groups. Je n'avais pas imaginé ça. C'est compréhensible mais ça fait bizarre à entendre. Et sur ce coup-là, le médecin n'a pas été très sympa en ne me donnant pas de lui-même des contacts de professionnel.les ouvert.es sur le sujet (genre qui ne me parlerait pas de regrets ou d'horloge biologique). Heureusement, j'ai une super amie qui est dans le milieu psy et qui a pu me donner des contacts. Le rendez-vous est pris pour début du mois de mars.

Le rendez-vous se psy se passe super bien. Très rapide, une quinzaine de minutes, avec pour but de voir si le raisonnement est bien réfléchi et si mon état émotionnel me permet de prendre ce genre de décision. C'était vraiment s'assurer que je ne suis ni dépressive, ni lunatique, ni sous l'emprise de drogues ou dans une situation qui ne permet pas de prendre ce genre de décisions. Je ressors de là avec l'attestation que mon état psychique me permet de continuer les démarches, yes ! Je retourne voir le gynéco à la mi-mars. Super chanceuse, on s'est vu juste avant le début du confinement ! Littéralement le dernier jour. Il m'explique la procédure de l'opération et les rendez-vous que j'aurai (avec l'anesthésiste et pour un frottis). Avec la pandémie en cours, il est compliqué de fixer une date. Selon lui ce serait plutôt pour la rentrée. Ça fait long et en même temps cette pandémie elle chamboule tout donc je fais avec.

Fin du mois de mai, le gyné me rappelle pour me dire que l'opération est rentrée dans le programme de planification des opérations. Il me dit qu'il ne sait pas encore quand elle aura lieu et que si je n'ai pas de nouvelles d'ici septembre, je recontacte le service. Début juin, je reçois un appel pour fixer l'opération. D'abord au 17 juin mais là je suis prise de cours et il me faut un peu plus de temps pour m'y préparer. Ce sera donc pour le 24 juin.

Avant l'opération, il me reste deux examens à faire : un rendez-vous avec l'anesthésiste et le frottis pour le covid.

Je n'avais pas encore parlé de mes projets d'opération à mon entourage familiale. Mes ami.es étaient au courant mais pas mes parents. J'ai pas mal hésité avant d'en parler à ma maman et c'est par mail que j'ai décidé de lui annoncer. Je savais que ce serait dur pour elle à entendre, que même si ça fait des années que je lui parle de mon non désir de maternité, le fait de me faire opérer serait dur à comprendre et à accepter. Je n'avais pas envie de la voir pleurer. De me sentir responsable de son malheur alors que je fais ce qui est juste pour moi. Je n'arrive pas à la rassurer sur le fait que je suis heureuse et consciente des actes que je pose. On a tellement pas la même vision du monde parfois que c'est difficile voir douloureux de se comprendre. Dans ce contexte de société malade où les virus sont nombreux, cette opération représente pour moi une certitude. Une affirmation de la personne que je serai par cet acte. Et ça, ce n'est pas rien quand tout est flou.

Donc la nouvelle n'a pas été reçue avec grande joie. Ça je m'y attendais un peu. Que ça crée un froid avec ma marraine moins. C'est fou comme il est dur de faire comprendre que bien que la décision ait été partagée, ce n'est pas pour demander une opinion ni rassurer les personnes quant à leurs inquiétudes. Il s'agit (pour moi) d'être acceptée telle que je suis. Ma maman me demandait de postposer l'opération en septembre, dans un climat plus covidfriendly et pour lui laisser le temps de digérer la pilule. (haha) La partie petite fille modèle-qui-ne-veut-pas-faire-de-mal-à-sa-maman était tentée avant de me rappeler qu'il s'agissait d'une décision personnelle et que le timing m'appartenait.

Pour me préparer à l'opération, je décide de jeûner les deux jours qui précèdent. J'ai déjà fait quelques jeûnes et je suis assez convaincue du bienfait sur le métabolisme. Je me fais aussi tout le déroulé de l'opération mentalement pour essayer de me préparer au mieux et d'envisager le plus sereinement possible la douleur. Je suis contente qu'une amie m'ait prévenu sur les douleurs liées à l'intubation pour essayer de préparer ma trachée et puis un texte bien complet¹ sur les effets de l'anesthésie me prépare aux douleurs aux épaules liées au gaz coincé dans le corps. Je me dis que ça va être dur mais que ça va bien se passer. J'embarque aussi des mélanges d'huiles essentielles (lavande + élycriste pour la cicatrisation et petit grain bigarade pour l'apaisement) et je me sens prête pour l'opération.

Donc le 24 juin 2020, avec deux alliés je me rends à la clinique. Départ à 5h30 pour arriver à 6h45 à l'hosto. Je me sens sereine et tout se passe très rapidement. Accueil à l'étage de la clinique du jour, présentation de la chambre et mise en tenue (j'avais oublié de me raser le pubis donc je fais ça avec la tondeuse de l'hosto) avant de marcher jusqu'à la salle d'attente de l'opération (c'est l'avantage du covid, les patient.es vont à pied jusqu'à l'étage des salles d'op' et pas en brancard, ce que je trouve moins stressant). Je rentre en salle d'op, il y a 5 personnes qui se présentent pendant que je me couche sur la table : le gynéco, l'assistance, l'anesthésiste et deux infirmier.ère.s. Des électrodes sont posés sur mon torse, un baxter dans mon bras et puis c'est le masque d'oxygène. Après 3 respirations, je me réveille en salle de réveil. J'ai un peu du mal à enlever le brouillard, j'ai envie de rire mais je suis pas tout à fait en contrôle de mes mouvements. Je passe la main lentement sur mon ventre pour découvrir les pansements. Niveau douleur, je suis assez surprise. J'ai la voix enrouée à cause de l'intubation et le ventre qui tire un peu mais j'imaginai vraiment que ce serait pire. Je suis ramenée dans ma chambre vers 10h où je somnole, je mange un peu puis je m'ennuie en attendant le passage de l'assistante. En lui parlant, je réalise que le gyné a peut-

1 <http://www.carolinereceveurandco.com/2015/02/hysteroctopie-coelioscopie-mon-experience/>

être oublié de m'enlever mon stérilet. Le boulet. Heureusement qu'il y a une visite post-opératoire dans un mois où il sera possible de l'enlever. Après son passage vers 14h, je dois encore attendre le passage des infirmières pour enlever le baxter et vérifier les pansements. Je n'ose pas trop les appeler, je sors finalement vers 15h20.

Arrivée dans le lieu choisi comme refuge, je suis toujours aussi surprise de voir à quel point je me sens bien. Je suis sereine et très heureuse par rapport à l'opération et physiquement, la douleur globale est vraiment plus supportable que ce que j'avais imaginée. J'avais pensé ne pas pouvoir monter des escaliers ou ne pas pouvoir faire autre chose que rester en boule à cause de douleurs abdominales mais ce n'est pas le cas. Je bouge facilement, je ressens que mon ventre ainsi que le bas du dos sont tendus, qu'il y a encore de l'air dans mon corps au niveau des cuisses et des côtes (ça fait un peu la sensation du papier bulle quand je passe ma main, c'est assez chelou) et le plus gênant ce sont mes articulations des épaules qui lancent à cause de l'anesthésie. Je suis fatiguée et je fais des petites siestes pendant les 5 premiers jours sinon je bouge normalement et j fais des activités calmes et tranquillement. Une semaine après l'opération, j'enlève tous les sparadraps et je vois les incisions. Surprenamment petites. Je recommence à faire du vélo et à danser, je suis bien !

10 jours plus tard, je me sens super bien. Les tensions familiales ne sont pas toutes réglées mais j'suis prête à assumer ça. Cette opération m'a enlevé un poids et donné de la force. Je suis fière, je me sens forte, je me sens en adéquation avec moi-même, j'ai plus de trompes et j'ai trop bon.